

Amours désirs et diableries par Claude Mastre

Soirée du colloque du 18-19 Janvier 2014

Éclats et tremblements : l'énigme du sexuel dans les familles et les institutions.

Pour se souvenir plaisamment de notre soirée du colloque dernier.

Amour et Désir font plutôt bon ménage, quand on ne les prend pas l'un pour l'autre. Ils forment un couple et vont l'amble, par des chemins fleuris qui ne sont pas sans ornières pour autant. Les Diableries les guettent à chaque tournant : le temps qui passe les use, l'illusion de posséder ce qu'on aime les racornit ; l'infinie diversité des désirs encore à naître s'ouvre devant eux pour les étourdir, etc.

Nous allons lire une histoire sortie d'un manuscrit du XVe siècle, le premier recueil de nouvelles de notre littérature, intitulé *Les Cent nouvelles nouvelles* en référence au *Décameron* de Boccace. (2) Ce n'est pas un conte, car si tous les contes sont des histoires, toutes les histoires ne sont pas des contes. Dans ce récit, les rapporteurs et les destinataires des histoires sont des personnages bien réels, appartenant tous à l'entourage de Philippe le Bon (1396-1467), grand-duc de Bourgogne, à lui seul plus riche et plus puissant que tous les rois de l'Europe de son temps. Il aimait les femmes, les arts et les lettres, s'entourait d'une cour déjà comparable à celle de Versailles. Il raconte quatorze des cent histoires de ce recueil. Parmi les seigneurs invités régulièrement à raconter les quatre-vingt-six autres, l'un d'eux - on ne sait lequel-, eut l'idée de les fixer toutes par l'écriture et d'en offrir le manuscrit au Duc en 1462. L'ensemble reflète sans doute assez bien l'atmosphère des fins de repas, la complicité masculine de grands seigneurs invités le soir à la table du Duc, échangeant avec lui de bonnes histoires souvent gauloises, qui reprennent aussi bien Boccace (1313-1375) que les *Facéties* du Pogge (1380-1459) et la tradition des *Fabliaux*.

Le rire gras, certes, s'y rencontre ; mais il ne saurait masquer plus longtemps la finesse d'une langue devenue capable de subtilités désormais mises en lumière. Ces textes ne se complaisent pas dans la volonté de choquer et d'agresser qui caractérise l'obscénité.

Ils nous emportent au contraire par l'art de conduire un récit, la vivacité des dialogues, le goût du décalage malicieux qui fait sourire.

En les adaptant pour les dire, j'ai vérifié pour moi-même que grivoiseries et gauloiseries ne sont pas aujourd'hui obsolètes et que l'obscénité est à chercher ailleurs que dans ces textes. Car « rien ne correspond à cela dans la mentalité médiévale, écrit Roger DUBUIS¹ : nos ancêtres étaient des gens simples qui ne s'embarraient pas de faux-semblants. Leur « bonne santé » optimiste les autorisait à voir les choses en face et à les appeler par leur nom. Dès l'instant où ils abordent le thème de la sexualité, qui sera considéré par la suite comme tabou, ils récusent aussi bien le silence que l'allusion. Vraie ou fausse, la pudeur leur reste étrangère. Leur rire n'est plus tout à fait le nôtre, mais notre étonnement consterné devant leur prétendue grossièreté ne va pas sans une certaine hypocrisie », écrit-il encore.

Aujourd'hui, la contradiction entre la spontanéité du désir et le respect des règles censées maintenir la stabilité d'une société (couple et engagement dans le mariage, vie monastique et vœu de chasteté, etc.), fait peut-être moins rire, car les situations qu'elle entraîne nous paraissent peut-être moins inattendues qu'autrefois. Mais les questions que posent les beaux désordres du désir sont encore amusantes, parce qu'elles sont de tous les temps et qu'il n'est pas facile d'imposer le silence au corps : il ne lui manque jamais ni stratégies, ni ruses, pour se donner des occasions de s'exprimer envers et contre tout. Confronter sur ces sujets le rire de nos ancêtres et le nôtre n'est donc pas tout à fait inutile...

Le Charretier²

Les chroniqueurs du XVe siècle sont unanimes sur ce point : il y avait bien à Paris, du côté de la Porte de la Chapelle, un riche orfèvre. Et dans l'après-midi du 5 mai 1446, ce riche orfèvre était pensif.

C'est qu'il voyait se rapprocher la date de la Grande Foire de Lendit, qui commençait à la St Barnabé, se terminait à la St Jean et s'étendait de St Ouen jusqu'à St Denis. Et l'orfèvre avait bien sujet d'invoquer les quatre saints, car il n'était pas sûr du tout de se trouver fin prêt, le grand jour venu. Il

lui restait encore beaucoup à faire ! Beaucoup de plats en étain, de coupes en argent, beaucoup d'aiguères, de ciboires, de calices...

Il avait embauché en renfort un grand nombre d'ouvriers qu'il hébergeait chez lui, pour être sûr de les mettre au travail dès la première heure. La maison en était remplie... La forge ronflait du matin jusqu'au soir pour préparer les alliages précieux, et il fallait chaque jour à l'orfèvre de grandes quantités de charbon de bois.

Or, l'un des charretiers qui en assuraient la livraison se débrouilla si bien ce jour-là qu'il réussit à en fournir quatre charretées de plus que tous les autres. Un exploit, selon la chronique ! Seulement voilà : il venait de rentrer dans Paris avec son dernier chargement quand les portes de la ville se refermèrent, comme chaque soir en ce temps-là. Pour le charretier, pas question de quitter Paris avant le lendemain. Heureusement, l'orfèvre le reçut à bras ouverts !

Une fois le charbon déchargé, et les chevaux bien installés dans l'écurie, voilà le charretier bien content de se retrouver assis à la table de l'orfèvre.

Un repas... plantureux ! Crêtes de coq et rognons frits, pâtés en croûte, poissons grillés, chapon, gigot, excellents fromages, le tout arrosé tant et plus de bons vins de Bourgogne chaleureux et colorés. Et tout en vidant flacon sur flacon, on racontait de bonnes histoires...

Quand la cloche sonna minuit, tout le monde fut bien surpris de ne pas avoir vu le temps passer.

Chacun s'empessa de faire comme il pouvait ses dévotions du soir ; mais les esprits n'étaient plus très clairs, le Très-Haut semblait bien plus haut que d'habitude, et les yeux avaient bien du mal à rester ouverts...

L'orfèvre alors proposa au charretier de passer la nuit sous son toit, les rues n'étant pas sûres à cette heure tardive... Mais la maison était pleine, toutes les chambres habitées... L'orfèvre était bien obligé de faire partager au charretier le lit que lui-même occupait avec son épouse. En homme de bon sens, qu'aucune espèce de soupçon ne vient tourmenter, il fit coucher sa femme entre le charretier et lui-même. Oh, n'allez pas croire que l'affaire s'est faite toute seule ! Le brave charretier refusait catégoriquement de se faire héberger de cette façon-là. Lui, il voulait dormir sur un banc, ou dans le foin de la grange.

Mais rien à faire ! L'orfèvre était trop content d'avoir fait rentrer tout le charbon nécessaire et de finir à temps une production qu'il était sûr de vendre un bon prix. Bref, le charretier finit par céder. Je me demande ce que nous aurions fait à sa place, messieurs...

Il se déshabilla donc et, pour dormir, il entra dans le lit où se trouvaient déjà l'orfèvre et sa femme. Quand celle-ci sentit que le charretier, à cause du froid ou de l'étroitesse du lit, se rapprochait d'elle, elle se tourna résolument vers l'orfèvre : en guise d'oreiller, elle prit la poitrine de son mari pour y poser sa tête. Mais dans ce mouvement, elle ne put éviter que son gros derrière se trouvât spontanément placé juste à la hauteur du giron du charretier...

L'orfèvre : bien content, bien bu, bien mangé... n'avait guère tardé à succomber au plus profond sommeil. Et si l'on s'en tient à l'apparence, sa femme en avait déjà fait autant...

De son côté, le charretier, tout recru de fatigue qu'il était lui aussi, ne se trouvait pas tout à fait dans les mêmes dispositions d'esprit. Car, comme l'étalon, quand il sent la jument, s'échauffe, s'agite et se dresse dans l'écurie, ainsi faisait son étalon à lui, relevant bien haut la tête de sentir là, tout près, monts et merveilles inconnus, toute une femme d'orfèvre !

Dès lors, il n'était plus dans le pouvoir du charretier d'empêcher son étalon de la rejoindre, de la serrer, de près, de très près, ce qu'il fit...

Les choses restèrent en l'état un grand moment dans l'obscurité de la chambre. La femme ne se réveillait pas, du moins son comportement ne montrait pas si elle s'était réveillée. Le mari quant à lui ronflait comme un sonneur de Notre Dame ! Et il aurait dormi tout droit jusqu'au matin s'il n'avait pas eu, posée sur sa poitrine, la tête de sa femme.

Car bientôt, sous les coups de boutoir de l'étalon du charretier, la tête se mit à secouer l'orfèvre, à le secouer, à le secouer si fort qu'il finit -tout de même ! par ouvrir un œil...

Il pensa d'abord, dans les profondeurs psychiques de lui-même, que sa femme était en train de rêver. Mais c'est que l'affaire traînait en longueur ! Et il entendait le charretier qui soufflait, qui s'agitait, qui soufflait, qui s'agitait, là-bas, de l'autre côté ! Alors il ouvrit l'autre œil...

Et là, tout doucement, il leva la main, calculant bien son coup, et il la rabattit si exactement qu'il surprit l'étalon du charretier en flagrant délit de braconnage dans un pré fleuri qui n'était pas le sien !

Sans aucun ménagement, il fit déguerpir l'étalon de la prairie où il gambadait. Et dans le noir il sermonna le charretier :

« Malheureux ! Que faites-vous là, triple idiot que vous êtes ?! Par ma foi, je vous trouve bien insensé de vouloir poinçonner ma femme sans être orfèvre en la matière !... »

Le charretier bredouilla deux mots d'excuse, en tirant fort sur le bord de l'édredon.

« Sacrebleu ! continuait l'autre ; vous savez ce qui se serait passé, si elle s'était réveillée pendant que votre étalon la pilonnait de la sorte, hein ? Vous savez, vous savez ce qui se serait passé ?... »

Silence lourd sous l'édredon du charretier...

« Mais elle vous aurait griffé toute la figure, morbleu ! Et même..., de ses propres mains..., elle vous aurait arraché les deux... les deux yeux ! Vous ne savez pas quelle furie elle devient quand la colère la prend. Et vous ne savez pas que pour la mettre en colère, rien de tel -rien de tel que de la faire jouer à ce petit jeu... là... »

Le charretier se défendait bien d'avoir eu dans la tête la moindre intention de mettre la femme de l'orfèvre en colère. Mais l'orfèvre continuait... et le sermon s'étirait, s'étirait dans la nuit ; et la nuit était interminable... Il faut dire que le soleil, là-bas, du côté d'Aubervilliers, suivait toute la conversation. Il en oubliait de faire venir le jour.

Pourtant, le petit matin est quand même arrivé. Le charretier s'est levé. Il a souhaité le bonjour à son hôte. Il a souhaité le bonjour à son hôtesse. Et il s'en est retourné à sa charrette. Il a attelé ses chevaux.

Au passage, il leur flatté l'encolure -et aussi... la croupe d'une main quelque peu nostalgique...

Et puis il est reparti. Voilà l'histoire...

Une histoire que par la suite le charretier a racontée partout dans les auberges et dans les tavernes, chaque fois qu'un bon vin de Bourgogne, chaleureux et coloré, le rendait bavard... Il la racontait telle que je vous la raconte ce soir, à ceci près pourtant que, selon lui, la femme ne dormait pas.

Mais là-dessus, les chroniqueurs du Moyen-âge sont loin d'être unanimes.

Alors chacun pourra penser ce qu'il voudra...

Claude MASTRE. Conteur. Psychologue clinicien. www.claudemastre.fr - 06 87 79 40 88

¹ R. DUBUIS, *Les Cent nouvelles nouvelles*, Présentation et traduction, (Champion 2005).

NB. Ce qui précède doit beaucoup à la préface de ce livre.

² Il s'agit de mon adaptation de la Nouvelle n°7, *Les Cent nouvelles nouvelles*.